

δημος, dans un peuple, qui se produit dans un peuple). Tels sont, entre autres, la fièvre intermittente en Sologne, en Bresse, en Algérie, etc. ; la dysenterie des pays chauds, l'hématurie de l'île de France, la plique de Pologne, l'ulcère contagieux de Mozambique ou pian, la fièvre jaune des Antilles, etc. ; la colique sèche des tropiques, le goître et le crétinisme des vallées alpestres, etc.

Les *maladies épidémiques* enfin (de ἐπιδημος, sur le peuple) sont, au contraire, des maladies qui ne règnent qu'accidentellement sur une population. Importées de l'étranger par contagion, nées dans un pays par infection et devenant contagieuses, ou produites par des circonstances spéciales, elles n'ont qu'une durée limitée, et disparaissent pour revenir à des intervalles très-irréguliers : exemple, le choléra, la peste, le typhus, le scorbut, la dansomanie, la tablomanie, etc. Quelquefois, comme pour la peste noire, elles disparaissent pour toujours.

J'ai indiqué (page ) tout ce qui est relatif aux épidémies, aux maladies épidémiques, et il me paraît inutile de revenir ici sur les causes de leur développement, sur leur marche, et sur les phénomènes particuliers qu'elles présentent.

Un autre point de vue étiologique permet d'envisager les maladies d'après l'ordre successif du développement des lésions dynamiques ou matérielles qu'elles présentent. A cet égard, il y a des maladies *primitives, secondaires, ternaies, quaternaires*, etc. ; ce que d'autres ont appelé des maladies *protopathiques, deutéropathiques*, etc.

Les *maladies primitives* sont celles qui résultent de la première impression morbifique subie par un individu. Ainsi la fièvre typhoïde, la variole, la rougeole, le croup, la gastrite aiguë, etc., sont des maladies primitives ; mais les effets de ces maladies réagissent sur l'organisme, et deviennent causes à leur tour, et produisent des phénomènes morbides secondaires, ceux-ci des accidents ternaies, etc. Ainsi l'ulcération de l'intestin dans le typhus produit une perforation suivie de péritonite ; les pustules varioliques déterminent une ophthalmie ; la rougeole amène une pneumonie ; le croup, l'asphyxie ; la gastrite, l'anémie, etc. Ce sont là autant de phénomènes secondaires engendrés par la maladie primitive.

Veut-on d'autres exemples : le panaris produit le phlegmon diffus ; celui-ci, l'angioleucite, les abcès ganglionnaires, l'infection purulente, les abcès viscéraux et la mort. Les affections chroniques des voies digestives produisent l'anémie, l'hypochondrie et la folie ; les pertes séminales conduisent au suicide, etc. Une première impression morbifique produit un effet qui devient cause à son tour, et ainsi de suite quelquefois dans une série d'effets morbides, surajoutés, dans leur développement successif et régulier, à la maladie primitive.

Les *maladies secondaires* et *ternaies* sont celles qui se montrent étiologiquement liées à une maladie antécédente actuelle ou à peu près terminée. Je viens de les faire connaître et n'y reviendrai pas, croyant superflu de pousser plus loin cette subdivision des phénomènes morbides consécutifs, également appelés *séquences pathologiques*.

Sous le rapport de leur nature et de la corrélation qu'elles peuvent avoir avec les altérations somatiques, les maladies sont divisées en *idiopathiques, sympathiques* et *symptomatiques*. Cette division a été bien vivement critiquée par ceux qui ont cru pouvoir expliquer tous les troubles fonctionnels par des altérations de

la substance même du corps ; mais, comme le résultat n'est pas encore venu confirmer les espérances fondées sur ces recherches, la division des maladies idiopathiques et symptomatiques est restée dans le domaine de la nosographie.

Les *maladies idiopathiques*, jadis appelées *essentiels*, sont les maladies qui ont une existence propre et indépendante des lésions somatiques qui se produisent plus tard comme des effets de la cause morbifique. — Ce sont des maladies fonctionnelles, et elles dépendent souvent d'une altération des forces ou d'un vice du erment séminal. — La plupart des névroses sont dans ce cas, et je dis la plupart, car il en est un certain nombre dans lesquelles il y a quelque chose de plus qu'un trouble fonctionnel, et dont le point de départ est très-certainement une altération organique appréciable du cerveau ou des nerfs. Les fièvres, les diathèses, sont également des maladies idiopathiques ou essentielles, comme on aurait dit autrefois. En effet, les lésions somatiques qui les accompagnent sont des phénomènes consécutifs ; elles sont essentiellement variables dans leur étendue et dans leur forme ; elles peuvent manquer, et toujours la maladie existe longtemps avant leur apparition.

Les *maladies symptomatiques* et *sympathiques* sont celles qui se rattachent à une altération bien déterminée de l'économie, qui cessent dès que l'on fait disparaître cette altération. Elles dépendent des néoplasies aiguës ou chroniques, ou des parasites visibles ou microscopiques. Il y a des abcès symptomatiques d'une épine entrée dans les chairs ; une pleurésie peut être symptomatique d'une perforation du poumon ; l'hydropisie des membres et du péritoine est symptomatique d'une maladie du cœur ; l'hémoptysie est symptomatique d'un obstacle à la circulation pulmonaire, ou des tubercules du poumon, etc. ; la paralysie de la langue est symptomatique d'une méningo-encéphalite diffuse, etc.

Les *maladies sympathiques* se rapprochent beaucoup des maladies symptomatiques, en ce sens qu'elles sont le résultat d'une affection préalable ; mais elles ont cela de curieux et de particulier, qu'elles ont une connexion intime avec cette maladie, sans intervention de cause physique appréciable. Elles n'ont avec elles aucun rapport de continuité ou contiguïté de tissu. Ainsi les vomissements de la méningite, de la grossesse et des maladies utérines, sont des maladies sympathiques ; de même l'orchite consécutive aux oreillons ; le hoquet des maladies graves ; la toux nerveuse des chlorotiques ; l'épilepsie consécutive au tænia ; enfin le plus commun, le plus vulgaire et le plus appréciable de tous les phénomènes morbides, la fièvre, qui accompagne toutes les maladies aiguës ou chroniques, à certaines de leurs périodes.

## CHAPITRE XIII

Il ne suffit pas, pour connaître la maladie, de dire philosophiquement que c'est une altération des forces et des parties constituantes du corps ; que c'est une réaction du principe conservateur de la vie contre les impressions morbifiques, ou bien que c'est une impression transformée ; non. Toutes ces formules, excellentes

pour donner une idée générale de la maladie, ne sont qu'une introduction nécessaire à l'analyse des parties qui la constituent, c'est-à-dire de ses éléments. En effet, une maladie n'est pas une chose simple, c'est le résultat complexe de diverses influences morbifiques, et souvent une association d'éléments divers qu'il faut chercher à découvrir par l'analyse et par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Une maladie doit être décomposée par le médecin, quand cela est possible, de la même façon que les chimistes, les zoologistes et les botanistes décomposent journellement les objets de leur compétence pour en connaître la nature. Une fois cette analyse terminée, les maladies et leurs éléments morbides peuvent être classés et traités comme il leur convient de l'être d'après leur nature, leurs analogies ou leurs différences. C'est là ce que j'appelle établir la constitution d'une maladie.

De tout temps, cette tâche difficile a été un objet de recherche pour les médecins. Elle a dû inspirer tous ceux qui ont fait de la médecine, car elle est la conséquence de toute recherche clinique, et le premier qui a prononcé le mot de fièvre ou de phlogose a fait, à son insu, un rapprochement fondé sur l'existence d'un élément morbide. — Galien a clairement indiqué ce but à ses successeurs, lorsqu'il dit : « Il faut d'abord dire ce que nous appelons maladie; en second lieu, quelles sont les maladies générales simples et premières, *éléments* des autres; enfin, en troisième lieu, que sont celles qui proviennent de leur réunion (1). »

Le monde médical est cependant resté sourd à la voix de Galien. Personne n'a eu jusqu'ici le talent de décomposer les maladies en éléments simples tellement bien définis, qu'une doctrine générale, reposant sur cette base, ait pu être universellement acceptée. Des tentatives sans nombre ont été faites, mais aucune n'a réussi. Tandis que les uns augmentent à l'infini le nombre des éléments morbides, les autres le réduisent à une minime proportion, et, en quelque sorte, selon leur fantaisie. Ainsi Asclépiade et Thémison, si souvent imités de nos jours, ont commencé à leur point de vue l'édifice de la doctrine des éléments; mais ils n'en admettaient que deux opposés l'un à l'autre, le *strictum* et le *laxum*. Il faut arriver jusqu'à Félix Plater et à Sauvages pour bien comprendre la signification de cette recherche et pour voir à quel degré on pouvait aller dans la multiplication des éléments morbides. Ce ne fut qu'un peu plus tard, lorsque Barthez, s'emparant de cette même idée pour la développer avec soin, en eut formé un corps de doctrine, qu'elle commença à se répandre parmi les médecins, acceptée par les uns, combattue par les autres. Elle eut alors pour champions Dumas, Lordat, F. Bérard, Gollin, Alquié (2), Quissac (3), et la plupart des médecins de l'école de Montpellier. Forget (de Strasbourg) (4) l'a défendue, mais à un point de vue différent de celui des auteurs que je viens de nommer. Malheureusement, comme je l'ai dit, le nombre et l'espèce des éléments morbides diffèrent pour chacun de ces méde-

(1) Galien, *De differentiis morborum liber*, cap. 1.

(2) Alquié, *Doctrine médicale de l'école de Montpellier*. Montpellier, 1857.

(3) Quissac, *Doctrine des éléments*, 2<sup>e</sup> édition. Montpellier, 1857.

(4) Forget, *Principes de thérapeutique*. Paris, 1860.

cins, et, faute d'unité dans la définition de l'élément, il règne dans cette partie de la science quelque chose de vague et une confusion fâcheuse qu'il sera bien difficile de faire disparaître.

Je sais bien qu'une maladie n'a rien de comparable avec un objet d'histoire naturelle ou un corps brut dont les caractères et les éléments sont nets, distincts, faciles à saisir, à étudier, et que naturellement l'analyse des éléments morbides est fort difficile. La maladie, on le sait, n'est pas une chose concrète; c'est un acte du corps vivant aux prises avec une influence dynamique ou matérielle, contre laquelle il réagit d'après des lois inconnues, et dans lequel l'observation nous montre un ou plusieurs éléments propres, accompagnés de phénomènes particuliers. Mais ces éléments ne nous sont eux-mêmes connus que par les actes morbides qu'ils produisent au milieu d'un ensemble plus général de phénomènes morbides; ce ne sont pas toujours des objets matériels, à moins qu'il ne s'agisse d'accidents traumatiques, et ils ne sont pas aussi faciles à reconnaître que la disposition des feuilles d'une plante ou que les atomes constituants d'un morceau de minerai.

La vie est un principe que nous ne connaissons que par ses effets, et il en est de même de ses perturbations diverses, qu'il nous faut rattacher à autant d'éléments particuliers. Dans l'impossibilité de remonter des maladies telles qu'on les comprend à des éléments morbides, simples, faciles, isolés, les médecins se contentent d'apprécier dans la maladie certains faits et certains groupes de phénomènes, qui, au milieu des autres, paraissent indiquer telle ou telle modification des forces de la vie ou de l'état somatique, et ces groupes de phénomènes sont ce qu'on appelle des éléments morbides. Ainsi, lorsque, dans une fièvre typhoïde, on observe, avec la conservation de l'intelligence et la vivacité du regard, la persistance des forces et la teinte rosée de la peau avec plénitude du pouls, on dit qu'il y a là élément phlogistique; chez d'autres, ce sont les éléments adynamique, ataxique ou intermittent qui dominent, et forment, au milieu d'une maladie, comme quelque chose de très-important qui indique la nature du mal et appelle un traitement particulier.

Ailleurs, c'est une lésion organique qui reflète la nature de sa cause et indique la présence d'un élément morbide spécifique particulier, tel que la scrofule, la syphilis, la goutte et toute autre diathèse susceptible de produire des lésions qui peuvent être également déterminées par des causes de nature différente. Chez d'autres malades, enfin, ce sont des lésions traumatiques, des difformités, des corps étrangers dans les tissus, des parasites microscopiques, qui provoquent certains phénomènes particuliers au milieu d'autres accidents morbides, et qui constituent autant d'éléments fort utiles à connaître. L'existence des éléments morbides n'est contestée de personne. Malheureusement, dans l'étude qui en a été faite par les médecins, ils ont été classés et choisis par eux d'une manière presque arbitraire, en quelque sorte différente, selon le temps, le lieu et les doctrines philosophiques du moment. Il n'y a rien de fixe dans leur détermination, et, quand on passe en revue toute la pathologie pour analyser les éléments de chaque maladie en particulier, on se trouve arrêté par l'impossibilité de placer les éléments connus, et il faut en créer de nouveaux pour les besoins de la doctrine. Cela montre com-

bien il reste à faire dans l'étude des éléments morbides. Malgré ces difficultés, cette recherche est de la plus haute importance, et je vais y consacrer quelques pages.

Qu'est-ce qu'un élément morbide? Pour Barthez et Lordat, c'est une affection simple ou altération du principe vital, donnant lieu à des symptômes constants bien dessinés. D'après F. Bérard, c'est l'affection essentielle qui constitue la maladie. — D'autres accordent le nom d'élément à toutes les causes morbifiques et à toutes les lésions affectives ou localisées qu'on observe dans les maladies. De cette manière le nombre des éléments morbides se trouve multiplié à l'infini, et comprend tous les éléments dynamiques et organopathiques connus. C'est ainsi que la doctrine des éléments paraît avoir été comprise et professée par Forget lorsqu'il a dit (1) : « Dans un état morbide, tous les phénomènes simples ou complexes, primitif ou secondaires, propres ou conjoints ; toutes les circonstances étiologiques, toutes les particularités de siège, de pronostic et de traitement, doivent être considérés comme des éléments. » Quelque vaste que soit cette conception qui embrasse toute la médecine, elle me paraît la seule vraie, la seule acceptable. En effet, à moins de mentir à leur nom, les éléments morbides étant ce qui compose et constitue les maladies, ils doivent comprendre, en tant qu'éléments, la cause, la nature, les lésions somatiques et tous les faits principes ayant une influence sur la forme des accidents et sur la production des symptômes.

Mais alors qui ne voit que cette manière de découvrir les éléments morbides n'est autre que la recherche habituelle faite par le médecin vis-à-vis de son malade, lorsqu'il cherche la cause et la nature du mal, sa localisation et ses complications, comme il convient à tout homme faisant de bonne médecine? A ce point de vue, la doctrine des éléments ne relève plus en rien de tel ou tel individu, de Sauvage ni de Barthez ; elle est l'universelle méthode de la pratique médicale consacrée par l'expérience des siècles. C'est l'étude attentive des maladies et des phénomènes qui s'y rattachent, entreprise dans le but d'en connaître la nature et le traitement. De deux choses l'une : ou l'on accepte l'élément morbide tel que l'a défini Barthez, et il y a un grand nombre de maladies qui en sont privées, où on ne l'accepte pas, et l'on considère, avec F. Bérard et Forget, les lésions somatiques comme des éléments morbides. Dans le premier cas, il y a une doctrine spéciale des éléments choisis en petit nombre, applicable à une partie de la médecine, et inutile pour l'autre ; dans le second, les éléments sont si nombreux, que, pour les exposer, il faudrait raconter la médecine entière, et il n'y a pas, à vrai dire, de doctrine des éléments, sinon celle que j'ai indiquée, ce qui est la méthode universelle d'observation des malades.

C'est de cette manière que je comprends la recherche des éléments morbides, et c'est ainsi que l'entendent la plupart des médecins de Paris. Presque tous analysent, dans les maladies, les conditions élémentaires, étiologiques, dynamiques, organiques parasitaires ou autres de leur développement, et basent sur cette connaissance leur diagnostic et leur manière de diriger le traitement. C'est une erreur de se placer aux points extrêmes de la doctrine, pour ne voir, comme Barthez, Alquié, Quissac, que les éléments dynamiques ou, à l'exemple des ultra-organiciens, que des

(1) Forget, *Gazette médicale de Strasbourg*, 1855.

éléments matériels aussi appelés états organopathiques. Ces deux sortes d'éléments morbides entrent dans la constitution des maladies, et il me paraît impossible de ne pas tenir également compte des uns et des autres.

Lorsque, sous l'influence combinée de l'aptitude, de la prédisposition, des idiosyncrasies et des impressions morbifiques connues, une action réflexe s'opère dans l'organisme troublé, il en résulte une maladie, composée d'un ou de plusieurs éléments morbides. A l'état d'unité ou de réunion par deux, trois, quatre et même davantage, ces éléments forment tout ou partie des états pathologiques et de leurs complications. Les uns, sans matière, insaisissables autrement que par leurs effets sur les forces de la vie, sont des phénomènes dynamiques : exemple, l'ataxie, la malignité, etc. ; les autres, au contraire, formés par les lésions appréciables de la substance du corps, sont les éléments organiques : exemple, l'obstacle naturel ou accidentel au cours des matières dans l'intestin, un corps étranger dans le genou, etc. Pour moi, j'admets dans la constitution des maladies deux espèces d'éléments morbides : les uns, *dynamiques* ou *virtuels*, et les autres, *organiques* ou *matériels*.

C'est dans cet ordre que je vais exposer succinctement leur histoire.

Parmi les éléments morbides réputés dynamiques je citerai : la fièvre, la douleur, le spasme ; l'élément catarrhal, inflammatoire, fluxionnaire, adynamique, malin, ataxique, périodique, spécifique, diathésique, ou altération de l'agent vital, l'habitude, etc.

Les éléments morbides organiques sont : l'anémie, la pléthore ; l'état putride ou septique ; l'état muqueux, bilieux ; les éléments matériels homœomorphes ; les parasites, les corps étrangers, les obstructions vasculaires ou viscérales ; les continuités vicieuses et les solutions de continuité.

#### ARTICLE PREMIER

##### ÉLÉMENTS MORBIDES DYNAMIQUES OU VIRTUELS.

Ces éléments de la maladie sont des troubles plus ou moins caractérisés survenus dans les propriétés vitales des tissus ou des organes, et ne s'expliquant pas par la présence des lésions anatomiques.

##### § 1<sup>er</sup>. — Fièvre.

La *fièvre* est le plus commun des éléments morbides virtuels. Hippocrate a dit avec raison qu'elle accompagnait presque toutes les maladies à l'une ou à l'autre de leurs périodes. C'est un trouble des forces et de la calorification dû à une modification de l'état nerveux des vaisseaux et du cœur. Il est quelquefois indépendant de toute lésion somatique, et ailleurs, au contraire, il est excité par une altération de ce genre devenue cause morbifique à son tour. La fièvre de la composition littéraire, de l'ambition, de l'envie, du plaisir, la fièvre de la fatigue musculaire, la fièvre éphémère, la fièvre des maladies essentielles et périodiques, sont des troubles dynamiques de la circulation, préalables à toute lésion matérielle du corps. Ici l'impression morale, ailleurs l'excès d'exercice et l'impression miasmatique ou effluvi-que, ont produit ce trouble passager dans un cas, continu ou intermittent dans l'autre,

et les altérations organiques sont alors absolument secondaires. Ainsi, dans la variole, la fièvre intense qui signale l'invasion des accidents disparaît lorsque l'éruption est accomplie, et elle ne revient qu'au moment où elle se trouve excitée par le travail local de la suppuration des pustules. N'est-ce pas là une fièvre primaire essentielle à laquelle succède une fièvre secondaire symptomatique, même dans le cas où la fièvre paraît dépendre d'une lésion organique et semble intimement liée à cette lésion, dont elle suit les variations proportionnelles ?

Je ne suis pas sûr que l'élément morbide *fièvre* ne puisse pas être abstrait de la lésion organique. En effet, parmi les inflammations locales ordinairement accompagnées de fièvre, combien se présentent à nous sans offrir cet élément morbide ! Je n'en veux citer qu'un petit nombre d'exemples : la pneumonie des vieillards, certaines pleurésies considérables chez l'adulte, certaines inflammations de l'intestin, etc. La fièvre existe donc comme élément morbide unique ou associé à d'autres éléments morbides, dans les cas de lésions de structure du corps.

### § 2. — Douleur.

La *douleur* est un élément morbide qui est souvent symptomatique de lésions organiques intéressant les nerfs ; mais, en d'autres cas, elle se développe sans qu'il soit possible d'en découvrir la cause anatomique. Elle est alors idiopathique et forme l'élément spécial de la maladie. Un grand nombre de névralgies, le tic douloureux, la gastrodynie, le clou hystérique, les élancements aigus, et les mille douleurs des nervosiques ou des hypochondriaques, la migraine, etc., sont dans ce cas et ne résultent pas toujours d'altération matérielle des nerfs. En voici un exemple très-remarquable dont la mort a été la conséquence.

OBSERVATION. — Une jeune femme de vingt-trois ans, bien réglée, un peu constipée, entra, le 12 octobre 1857, à l'Hôtel-Dieu, dans le service de clinique auquel j'étais attaché. — Elle était malade depuis cinq jours, et souffrait de vives douleurs dans tous les membres et dans les lombes, sans fièvre. — C'étaient des cris aigus sans interruption, troublant le repos de tous les malades voisins. — Un purgatif, des préparations calmantes, furent administrés. Cela ne diminua pas les douleurs. On fit une saignée, qui ne produisit pas meilleur effet ; les cris continuaient toujours. Enfin, sous l'influence de l'effort continu dû à des cris incessants ne laissant aucune trêve, il se fit des hémorrhagies à la peau sous forme de purpura très-confluent, une hémorrhagie utérine, et la malade succomba au bout de deux jours.

A l'autopsie, on ne trouva aucune lésion du cerveau, des poumons ou du cœur ; rien de particulier dans les intestins ou dans les viscères du ventre. Il n'y avait que l'utérus qui fût un peu plus volumineux que de coutume ; mais son tissu ne présentait pas d'altération.

Dans les cas même où les viscères sont malades ; quand le tissu nerveux est désorganisé, quand une pierre distend les calices du rein, quand le périoste est malade, pourquoi les douleurs sont-elles intermittentes, viennent-elles seulement toutes les nuits, ou tous les mois, et aux intervalles les plus variés ? C'est que la douleur n'est pas nécessairement produite par ces altérations, et qu'il y a d'autres conditions nécessaires à son développement. Elle disparaît, sous une influence morale, comme l'odontalgie en présence du dentiste ; sous une impression douloureuse plus forte, comme la sciatique par la cautérisation du lobule de l'oreille par le fer rouge ;

par de simples applications d'armures métalliques ; enfin par le traitement narcotique au moyen des opiacés, de la jusquiame, de la belladone, etc.

### § 3. — Spasme.

Le *spasme* est un élément qui constitue à lui seul plusieurs états morbides, suivant le tissu où il se montre, et qui accompagne, en assez grand nombre, d'autres maladies de nature différente. C'est la conséquence d'une susceptibilité très-grande du système nerveux, et il s'observe souvent chez les femmes, les enfants, chez les hommes hypochondriaques et chez les convalescents, dont le sang est appauvri. Caractérisé par le tiraillement et la contraction tonique et clonique des tissus, depuis le simple mouvement fibrillaire jusqu'à la convulsion la plus évidente, il existe à l'état d'élément morbide essentiel dans les étouffements que présentent certaines femmes, dans l'agacement du caractère devenu très-irritable ; dans l'épilepsie, l'hystérie, la catalepsie, le tétanos, le trismus, l'éclampsie, la chorée, le tic non douloureux, l'asthme, la coqueluche, le faux croup, les palpitations, la toux nerveuse, le choléra, etc. ; mais on le trouve aussi comme élément surajouté à d'autres maladies du système nerveux, dans la névrite, la méningite, l'inflammation du cerveau, de la moelle, etc. Il cesse souvent par l'action des toniques, des ferrugineux, des opiacés, des antispasmodiques, des révulsifs, par les armures métalliques, les plaques aimantées, etc.

### § 4. — Élément catarrhal.

L'*élément catarrhal* est un élément assez commun, qui se montre surtout chez les enfants et les vieillards, au printemps et à l'automne, concurremment avec les inflammations, dont il modifie le caractère, la forme, la durée et le traitement. Aussi, pour désigner la présence de cet élément, on dit : les inflammations catarrhales, quand il s'agit de l'état aigu, et le catarrhe, à l'occasion des flux chroniques des muqueuses. On l'observe aussi dans le cours du rhumatisme, de certaines fièvres éruptives, et, en particulier, de la scarlatine et de la rougeole. Il est caractérisé par la présence d'un état inflammatoire donnant lieu à des lésions anatomiques sans plasticité, fournissant un pus mal formé, plutôt du mucus que du pus. Il y a des ophthalmies, des pneumonies, des entérites catarrhales. Toutes les phlegmasies peuvent offrir ce caractère, et, chose remarquable, les émissions sanguines ne réussissent pas, ou réussissent moins bien contre elles que les vomitifs, les purgatifs et les révulsifs cutanés.

### § 5. — Élément inflammatoire.

L'*élément inflammatoire*, caractérisé par la chaleur vive de la peau, la rougeur excessive du visage, la turgescence considérable des tissus, la force, la fréquence et la plénitude du pouls, accompagne ordinairement les inflammations viscérales et membraneuses ; mais sa présence n'a rien de constant, et l'on est quelquefois fort longtemps avant de l'observer. Il se développe surtout dans le cours des maladies des sujets jeunes et pléthoriques, ainsi que dans certaines formes de la fièvre typhoïde. Il réclame l'emploi des boissons acidulées, de la diète et de la saignée.